

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	25 (1953-1954)
Heft:	3
Artikel:	Arthur Schopenhauer en Suisse : mai-juin 1804
Autor:	Bonard, Paul
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-869943

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARTHUR SCHOPENHAUER EN SUISSE

Mai-juin 1804

Lorsque, en 1793, le roi de Prusse mit la main sur Dantzig, le père d'Arthur Schopenhauer quitta cette ville, quelques heures avant l'occupation, pour aller s'établir à Hambourg. Son amour de la liberté était tel qu'il ne pouvait supporter d'assister au déclin de la vieille république. Son fils Arthur, alors âgé de cinq ans, devait écrire plus tard : « A cinq ans, j'étais un « heimatlos ». Je n'ai jamais retrouvé, par la suite, de nouvelle patrie ».

Commerçant aisé, le père d'Arthur Schopenhauer ne pouvait envisager d'autre carrière, pour son fils unique, que celle du commerce. Mais il voulait, en même temps, en faire un homme du monde accompli. C'est pourquoi, après un premier voyage en France et en Angleterre, il le laissa, au retour, âgé de dix ans, chez un de ses amis, négociant au Havre. A ses yeux, la langue française était l'indispensable complément d'une éducation parfaite. Plus tard, Schopenhauer dira que les deux années passées au Havre furent les plus heureuses de son enfance.

Quand il rentra dans sa famille, il avait oublié sa langue maternelle au point de ne pouvoir se faire comprendre qu'avec la plus grande difficulté. Bientôt, son goût pour l'étude se précise et s'affirme, au grand déplaisir de son père, qui ne pouvait imaginer d'autre idéal que la réussite dans les affaires. Pour venir à bout de la volonté de son fils, il le soumit à une épreuve décisive : il lui offrit de l'emmener en voyage et de parcourir avec lui la plus grande partie de l'Europe, à condition qu'il promette formellement de se vouer ensuite au commerce. Après un temps de réflexion, le jeune garçon ne put résister : pour l'amour du voyage, il renonçait à l'étude du latin...

Le voyage, qui va durer deux ans et conduira le jeune Schopenhauer avec ses parents à travers la Hollande, l'Angleterre, où il restera quelques

mois pour apprendre l'anglais, la Belgique, la France, la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne, débute au printemps 1803. Arthur Schopenhauer vient d'entrer dans sa seizième année. Dès le départ, il va noter, jour après jour, avec une seule interruption, pendant son séjour aux environs de Londres, les étapes du voyage. Ce *Journal de voyage* n'a été publié qu'en 1923¹, sauf quelques passages utilisés par Wilhelm von Gwinner, dans sa biographie de Schopenhauer. Notre brève étude se bornera à feuilleter les pages qui ont trait au voyage en Suisse.

Sur deux cent nonante et une pages, septante et une sont consacrées à notre pays où les voyageurs restèrent à peine un mois, soit du 11 mai au 9 juin 1804. C'est dire l'intérêt qu'éveilla, chez le jeune garçon, la découverte du monde des Alpes. Car, notons-le dès maintenant, il semble porter toute son attention sur les paysages, toujours nouveaux, qu'il découvre jour après jour.

C'est en remontant le Rhône que les voyageurs pénètrent en Suisse. L'itinéraire qu'ils vont suivre est celui qu'empruntent la plupart des voyageurs de l'époque. Les chemins sont encore à l'usage des gens du pays et c'est en char à banc qu'il faut aller voir certains lieux célèbres, quand ce n'est pas à pied, à travers rochers et torrents. Notre jeune voyageur s'en plaint, du reste, ainsi que de la lenteur des moyens de transport. Mais ces petits inconvénients ne diminuent en rien son enthousiasme. Il ne se lasse pas d'admirer la vue qu'il découvre à chaque pas et, chaque fois de noter, que ce soit sur la terrasse de la cathédrale de Lausanne, au sommet du Pilate ou au bord du lac de Zurich : « C'est le plus beau point de vue que je connaisse ». Car la nature l'intéresse davantage que l'homme. On trouve peu de notations sur ses semblables, il ne semble guère rechercher leur société et quand, après son ascension du Pilate, il constate que, son guide excepté, il n'a vu de la journée âme qui vive, il ne semble guère exprimer un regret.

La nature l'intéresse sous tous ses aspects. Il est vrai qu'il découvre un monde nouveau. Alors qu'à Londres et à Paris, le théâtre et les musées occupaient tout son esprit, toute son attention est requise désormais par les paysages, les curiosités naturelles, les cultures même. Jamais il ne se plaint de la fatigue du voyage, toujours il est prêt à admirer et, chaque soir, il prend encore la peine de noter scrupuleusement tout ce qu'il a vu dans la journée.

¹ Arthur Schopenhauer, *Reisetagebücher aus den Jahren 1803-1804*, publié par Charlotte von Gwinner, Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1923.

Le 11 mai au soir, après « une belle journée de voyage », les voyageurs arrivent à Genève. Les deux jours suivants, on visite la ville ; on fait une excursion en bateau sur le lac. La vue qu'on découvre de la promenade de la Treille, de Saint-Antoine, est déjà un émerveillement. Mais quand, du jardin de M. Necker de Germany, on découvre un plus large horizon, le jeune Schopenhauer note que « c'est la plus belle situation qu'on puisse trouver au monde ». Les 14, 15, 16 et 17 mai, il se rend, sans ses parents, à Chamonix. Ce premier contact avec les Alpes le met au comble du bonheur. Il va de découverte en découverte. Tout l'enthousiasme, les forêts, les pâturages, les torrents, les glaciers, les habitants du pays, dont il relève la gentillesse, le Mont-Blanc, enfin, dont la majesté remplit « cette vallée divine ». Alors que Marseille, où il a séjourné trois semaines, ne lui a inspiré qu'une douzaine de pages, il n'en a pas trop de vingt pour noter ses impressions de deux journées passées à Chamonix. La pluie même, qui le surprend au retour, ne réussit pas à ternir sa joie. Après une nouvelle promenade sur le lac, aussi enchanteresse que la première, les voyageurs quittent Genève et arrivent, le 20 mai au soir, à Lausanne, où ils descendent à l'auberge du Lion d'Or. Le lendemain, sous la conduite de M. Steiner, ils visitent divers jardins, la promenade de Montbenon. Schopenhauer ne manque pas de noter qu'on ne fait que grimper dans cette ville et, quand il monte à la Cathédrale, il compte consciencieusement les cent soixante marches du vieil escalier, ce qui, ajoute-t-il, ne doit pas faciliter l'accès de la cathédrale aux pieux habitants de la ville ! Lausanne, comme Lucerne, Schaffhouse et d'autres villes d'ailleurs, lui paraît mal bâtie. Mais la vue, d'où qu'on la contemple, reste incomparable. Un coucher de soleil radieux, suivi d'un clair de lune sur le lac, sont la dernière vision que les voyageurs emportent de Lausanne. La prochaine étape les conduit à Avenches. En cours de route, ils admirent la richesse et la variété des cultures. Les prairies sont dans tout leur éclat. La fenaison a sans doute commencé, car « en Suisse, le foin est plus parfumé que dans n'importe quel autre pays », lit-on dans le journal. Malgré la pluie, qui met fin à une série de belles journées, on visite les ruines romaines, en particulier la grande mosaïque « qui sert de pavé à une grange et que la fureur aveugle d'une bande de Carthagnoles a stupidement détruite ».

A midi, on arrive à Berne. A Londres, à Paris, à Bordeaux et à Marseille, on passait volontiers la soirée au théâtre. A Berne, on est heureux d'assister de nouveau à un spectacle. Hélas ! *la Flûte enchantée* est donnée d'une façon pitoyable. On se console un peu en s'amusant du « caractère

tout à fait particulier que donne à cette œuvre un fort accent suisse-allemand ! En ville, on admire les fontaines, quelques beaux bâtiments, la cathédrale. On trouve les arcades fort commodes par temps de pluie, mais comme les passants ont la fâcheuse habitude de se saluer chaque fois qu'ils se rencontrent, il faut se résigner à marcher le chapeau à la main, si l'on veut éviter une certaine fatigue. On visite les musées, la bibliothèque, les jardins, les environs de la ville, mais c'est toujours la vue, surtout quand, au petit matin, on découvre toute la chaîne des Alpes, qui cause les plus beaux enthousiasmes. Le spectacle paraît toujours nouveau. Sans se lasser, Schopenhauer en note les moindres détails, comme pour pouvoir mieux s'en souvenir plus tard.

Un voyage en Suisse ne se peut concevoir sans une visite à l'Oberland. Thoune, Interlaken, la Jungfrau éveillent de nouveaux ravissements. « Je n'ai jamais rien vu de plus beau que la vallée d'Interlaken ; surtout à un endroit au bord de l'Aar, où je me suis baigné, le coup d'œil est divin. » Mais plus on remonte dans la vallée, plus le spectacle est impressionnant, et plus aussi le temps s'assombrit. A Lauterbrunnen, la pluie force les voyageurs à chercher refuge à l'auberge. Comme Goethe, vingt-cinq ans plus tôt, on a admiré le Staubbach en face de la cure. Mais ce spectacle n'inspire aucun poème au futur philosophe. Comme Charles-Auguste, le compagnon de Goethe, il estime la hauteur de la chute, et, pour la première fois, il semble exprimer une petite déception. La masse d'eau qui tombe ne lui semble pas proportionnée à la hauteur de la cascade. Mais il note cependant : « Ce spectacle est certainement le plus magnifique qu'on puisse voir ». Une pluie tenace fait renoncer à poursuivre le voyage jusqu'à Meiringen, ce qu'il regrettera le lendemain, le beau temps étant revenu, après une traversée mouvementée du lac de Thoune démonté.

En quittant Berne, on s'arrête à Berthoud, pour y passer la nuit. Mais une autre raison les engageait à y faire halte. Pestalozzi, qui y était fixé depuis 1800, avait donné une certaine célébrité à la petite cité et nombre de voyageurs, que les nouvelles méthodes pédagogiques intéressaient, venaient voir cet homme extraordinaire. Pestalozzi est absent, quand la famille Schopenhauer vient visiter son établissement. On assiste à quelques leçons données à de tout jeunes enfants. La méthode d'enseignement du calcul intéresse particulièrement le jeune Arthur. Mais il ne se laisse pas éblouir par la nouveauté et, dans son journal, il soulève quelques critiques fort pertinentes, reconnaissant toutefois qu'une visite aussi hâtive ne permet pas de porter un jugement définitif. A peine rentrés à l'auberge, ils

voient accourir Pestalozzi, informé de leur visite. Le jeune garçon est frappé par la physionomie de cet homme et cela nous vaut un des rares portraits du *Journal*, ce que l'on peut regretter, car il ne manque pas de perspicacité : « M. Pestalozzi paraît déjà très âgé, néanmoins, il est d'une extraordinaire vivacité. Il est étrange qu'il ait tant de peine à s'exprimer. Il parle aussi mal le français que l'allemand, bégaié souvent, et n'arrive pas à trouver ses mots ».

Par malchance, c'est jour de foire à Berthoud. Les voyageurs sont fort incommodés par le vacarme, les chants et les cris qui ébranlent toute la maison au cours de la nuit. C'est peut-être leur mauvaise humeur qui nous vaut ces réflexions peu flatteuses : « On a coutume de se représenter les paysans suisses sous un aspect extrêmement avantageux. A vrai dire, ils ont une certaine bonhomie, mais sont souvent d'une grossièreté et d'une lourdeur qui s'affirment encore à l'occasion de ces foires. Une surprenante lenteur distingue tous les Suisses ». Quel contraste avec les Genevois et les gens de Chamonix, dont la vivacité et la courtoisie avaient frappé le jeune Schopenhauer ! Voilà sans doute des réflexions que des voyageurs moins jeunes, mais plus roués, ont dû faire souvent à la même époque, seulement, ils les exprimaient avec moins de franchise !

Schopenhauer revient le lendemain sur ces réflexions. Sans doute était-il excédé, et ses parents aussi, de la lenteur des moyens de transport. Le manque de poste obligeait les voyageurs à se confier à des entreprises privées. « Ces cochers sont les hommes les plus grossiers qu'il y ait en Suisse. » Il leur pardonnerait encore leur rapacité, s'ils étaient plus dégourdis. Mais il faut bien le constater, « la lenteur est l'élément des Suisses ».

On finit cependant par arriver à Lucerne, « petite ville mal bâtie et déserte ». Il semble goûter peu les constructions anciennes, dont nous déplorons la disparition. Heureusement que Lucerne se rachète par sa situation, « d'une beauté indescriptible ». Si les vieilles maisons sont laides, les ponts de bois, en revanche, éveillent un certain intérêt, ainsi que le plan en relief du général Pfeiffer, qui permet de se faire une idée exacte des cantons environnants.

Si les hommes et leurs œuvres sont presque toujours décevants, la nature n'offre que des sujets d'admiration. Aussi le jeune Schopenhauer ambitionne-t-il de faire l'ascension du Pilate. Il part en bateau pour Alpnach avec un guide qui ne manque pas de lui faire admirer, en passant, « l'île sur laquelle Guillaume Tell tua le bailli ». Très tôt, le lendemain, on entreprend l'ascension. Ce n'est pas sans peine ni fatigue que le

jeune garçon parvient au sommet. Mais quelle récompense ! C'est la première fois qu'il voit le monde de si haut. C'est « un spectacle singulier, que de considérer le monde de si haut... On n'arrive pas à apercevoir les maîtres de la création qui, en bas, font un tel état de leur puissance ». Cependant, ces réflexions ne l'empêchent pas de jouir, deux heures durant, du spectacle inoubliable qui s'offre à ses yeux. Quand il rentre à Lucerne, le soir du même jour, la fleur au chapeau, il n'est pas peu fier d'être resté « quinze heures sur ses jambes ».

Le lendemain, lorsqu'il quitte Lucerne de bonne heure pour se rendre à Zurich, il ne semble pas se souvenir de sa fatigue. Le spectacle de la veille ne le retient pas de faire un détour pour admirer, du haut de l'Albis, la vue nouvelle qu'il découvre, tout comme il admirera, un peu plus tard, la situation incomparable de Zurich. Un détail l'amuse dès son arrivée, le pouvoir qu'a chaque nouveau magistrat de régler les horloges de la ville à sa guise. Infatigables, les voyageurs vont sur le lac, puis, par une chaleur accablante, visitent toutes les curiosités de la ville, entre autres la demeure et les collections de Gessner. Un orage bienvenu leur apporte enfin un peu de fraîcheur.

Après trois jours passés à Zurich, on entreprend la dernière étape du voyage en Suisse. Elle les conduit directement à la chute du Rhin. Une première visite ne leur suffit pas. Le lendemain, ils vont contempler ce phénomène de la nature de l'autre rive, car Schaffhouse, autre ville mal bâtie, n'offre à leurs yeux d'autre intérêt que les enseignes dont chaque maison est pourvue. Schopenhauer découvre avec ravissement les vers de Schiller inscrits contre une paroi :

« Und es sprudelt und siedet und heulet und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt :
Bis zum Himmel sprüzet der dampfende Gischt,
Und Flut auf Flut sich ohn' Ende drängt,
Und will sich nimmer erschöpfen und leeren,
Als wollt das Meer noch ein Meer gebären. »

Jamais inscription ne lui a paru mieux à sa place, nul n'a su, mieux que le poète, décrire le prodigieux spectacle. Peut-être ignorait-il que Schiller n'avait jamais vu la chute du Rhin... Mais la voix du poète, mêlée à celle des eaux tumultueuses, trouvait un profond écho dans l'âme du jeune homme. La patrie, d'ailleurs, n'était pas loin.

« Maintenant nous avons quitté la Suisse, ses sommets scintillent encore dans le lointain et nous rappellent les splendeurs qui l'entourent ; nous laissons derrière nous le divin temple de la Nature et devant nous s'ouvre le pays de Souabe avec ses plaines qui s'étendent à perte de vue. Mais à l'heure du départ, ce matin, c'est avec joie que j'ai vu, à la place du cocher suisse dont j'avais pris la lenteur en haine, un véritable postillon allemand sur son cheval, ce que je n'avais pas revu depuis une année, et dont le cor au son familier annonçait la patrie. » Deux jours plus tard : « On n'entend rien ici que le rude allemand souabe, pourtant c'est un délice, en comparaison de l'horrible jargon des Suisses »... Et bientôt, on arrive à Augsbourg, où « on meurt d'ennui pendant deux jours ». Voilà du moins une impression qu'on n'a jamais éprouvée en Suisse... Laissons maintenant nos voyageurs poursuivre leur route : Munich, Linz, Vienne, Dresde et enfin Berlin, où s'achève le long voyage.

Dans ces quelques pages, nous n'avons pu donner qu'un maigre aperçu de tout ce que le jeune voyageur avait noté avec tant de fidélité et de constance. Pendant deux ans, à l'âge où l'esprit est le plus susceptible de s'enrichir, il a été privé de livres, de maîtres et de latin. Comment concevoir cela aujourd'hui ? Mais son inlassable curiosité, son enthousiasme en face des choses de la nature, lui ont apporté bien d'autres richesses. Quand il évoquera, quelques années plus tard, cette époque de sa vie, il n'en éprouvera nul regret, au contraire ; et il dira : « Je ne peux que me réjouir de ce que ce voyage m'a habitué de bonne heure à ne pas me contenter du simple nom des choses, mais à voir et à examiner les objets eux-mêmes... C'est pourquoi j'ai toujours su, plus tard, échapper au danger de prendre les mots pour les choses ».

Quel bachelier, de nos jours, pourrait en dire autant ?

Paul BONARD.